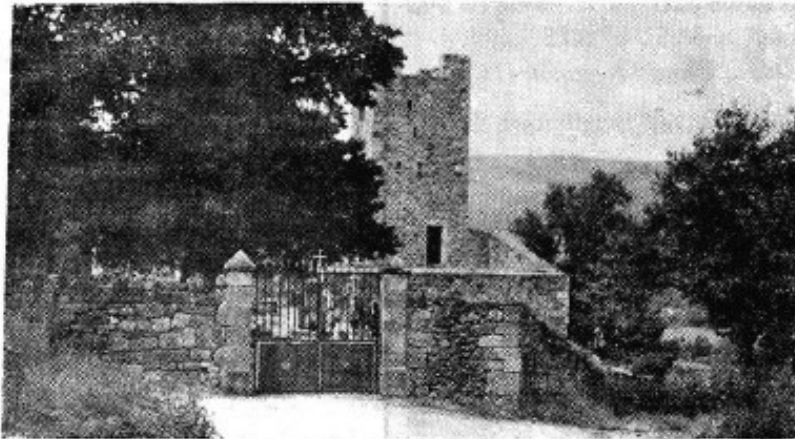


Toussaint grise...

J'AIME le temps de Toussaint quand un brouillard épais enveloppe le cimetière silencieux, quand de minuscules gouttelettes jouent aux larmes sur les pétales des chrysanthèmes, quand la nature à l'entour paraît figée comme dans la forêt endormie de nos contes d'enfant.

J'aime la flânerie solitaire autour des tombes, le bruit des pas sur le gravier, l'odeur de la terre mouillée et cette sollicitation à rentrer en soi-même, à tenter de sonder le pourquoi et le but de notre errance terrestre.

Mais on ne peut pas indéfiniment rester seul dans un cimetière le jour de Toussaint ou le jour des Morts. Voici d'autres fervents du souvenir qui arrivent, les bras chargés



de fleurs, le cœur plein de la pensée d'êtres chers. Le moment de recueillement passé sur les tombes de la famille, c'est la visite habituelle aux amis, aux connaissances, aux voisins endormis sous la terre. Et commence la chronique sans fin des disparus...

C'est là vraiment que les morts revivent. Je réécoute sans jamais me lasser l'histoire de leur fin terrestre. Il y a ce pauvre Emile qui, comme Duguesclin, s'est sang-glacé à la fontaine où il se désaltérait après une longue course. Il y a Camille qui est tombé du frêne qu'il récurait et que Maria a trouvé, à la nuit, au pied de l'échelle. Et la servante des Miquels qui a attrapé la mort en lavant au ruisseau glacé les tripes du cochon, et d'autres, et d'autres, toute la peine, la souffrance et le désespoir des pauvres gens...

Je me laisse raconter une fois de plus la triste fin de Victorin. Les corneilles mangeaient sa semence. Il les guettait avec son fusil. Pour les surprendre, il a sauté un mur, son arme chargée à la main. Le coup est parti, en plein dans le talon. Il a réussi à revenir chez lui. On a désinfecté, tant bien que mal, à l'eau-de-vie. Puis on l'a couché sur une échelle garnie de branchages et on l'a amené chez le médecin. « Il faut le prendre à l'hôpital ». Le lendemain, le père a attelé le cheval. La jambe était énorme. L'espoir au cœur, ils approchaient de la ville. Mais la mort allait plus vite que le cheval.

Cette lamentable épopée me fend le cœur chaque fois qu'on me la remémore. Il y a toujours quelque variante, un détail nouveau, un commentaire inédit... Et puis les narrateurs se font vieux et les mémoires sont infidèles. On erre quelque peu dans les branchages des arbres généalogiques. On ne sait plus exactement si Léontin était du temps de Georges ou s'il était de la classe 12. Le brouillard des ans est plus tenace que l'autre, qui flotte entre les tombes.

Qu'importe, pourvu que ressuscite, en ces temps voués au souvenir, la tendre fraternité des morts et des vivants.

... Jacques VAIZY

28 octobre 1988